

## LETTRE DE SAINT AUGUSTIN À PROBA

**Augustin, évêque, serviteur du Christ et des serviteurs du Christ,  
à Proba, pieuse servante de Dieu,  
salut dans le Seigneur des seigneurs.**

**1.** Je me rappelle que vous m'avez demandé et que je vous ai promis de vous écrire quelque chose sur la prière. Grâce à celui que nous prions, j'en ai le temps et le pouvoir. Il faut donc que je vous paye ma dette et que je serve votre zèle pieux dans la charité du Christ. Je ne puis vous dire combien je me suis réjoui de votre demande même. Elle m'a fait connaître quel soin vous prenez d'une si grande chose. Quelle plus grande affaire dans votre veuvage, que de persévérer dans la prière, la nuit et le jour, selon le conseil de l'Apôtre : « Celle qui est véritablement veuve et abandonnée, dit saint Paul, a mis son espérance dans le Seigneur et persévère dans la prière, la nuit et le jour » (I Tm V, 5). Ce qui peut paraître admirable, c'est que noble selon le siècle, riche, mère d'une si grande famille, veuve, mais sans être abandonnée, votre cœur ait fait de l'oraison son occupation principale et le plus important de ses soins. Mais vous avez sagement compris que, dans ce monde et dans cette vie, il ne peut y avoir de repos pour aucune âme.

**2.** Celui qui vous a donné cette pensée, c'est assurément ce divin Maître qui répondit à ses disciples que ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu (Mt XIX, 24-26). Le Seigneur leur fit cette admirable et miséricordieuse réponse, après qu'il leur eut dit qu'il était plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ; car ces paroles les avaient attristés, non pour eux, mais pour le genre humain. Ils n'espéraient pas que personne pût être sauvé. Celui donc à qui il est facile même de faire entrer un riche dans le royaume des cieux, vous a inspiré le pieux désir de me demander comment il faut prier. Durant sa vie mortelle, il a ouvert le royaume des cieux au riche Zachée (Lc XIX, 9); et, après sa résurrection et son ascension, il a fait de plusieurs riches, éclairés de l'Esprit Saint, des contempteurs de ce siècle, et les a d'autant plus enrichis, qu'ils ont plus entièrement éteint dans leurs cœurs la soif des biens humains. Comment vous appliqueriez-vous ainsi à prier Dieu, si vous n'espérez pas en lui ! Et comment espéreriez-vous en lui si vous mettiez votre confiance dans des richesses incertaines, si vous méprisiez ce salutaire précepte de l'Apôtre : « Ordonne aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne pas mettre leur confiance dans des richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant qui nous donne tout en abondance pour en jouir ; afin qu'ils deviennent riches en bonnes œuvres, qu'ils donnent et répandent aisément, et qu'en se préparant ainsi un trésor qui soit un bon fondement pour l'avenir, ils arrivent à la possession de la véritable vie » (I Tm VI, 17-19) ?

**3.** Quel que soit donc votre bonheur dans ce siècle, vous devez vous y croire comme abandonnée, si vous songez avec amour à la vie future. De même, en effet, qu'elle est la véritable vie en comparaison de laquelle la vie présente, qu'on aime tant, ne mérite pas qu'on l'appelle une vie, quelque joie qu'on puisse y trouver, ainsi, la consolation véritable est celle que le Seigneur promet lorsqu'il dit par son prophète : « Je lui donnerai la vraie consolation, une paix au-dessus de toute paix » (Is LVII, 18, 19, version des LXX) et sans laquelle il y a dans tous les adoucissements humains plus de peine que de douceur. Les richesses et les hautes dignités, les grandeurs de ce genre par lesquelles se croient heureux les mortels qui n'ont jamais connu la vraie félicité, que peuvent-elles donner de bon, puisque mieux vaut ne pas en avoir besoin que d'y briller, et qu'on est bien plus tourmenté de la crainte de les perdre qu'on ne l'était du désir d'y parvenir? Ce n'est point par de tels biens que les hommes deviennent bons, mais ceux qui le sont devenus d'ailleurs changent en biens ces richesses périssables par le bon usage qu'ils en font. Là ne sont donc pas les vraies consolations, elles sont plutôt là où est la vraie vie ; car il est nécessaire que l'homme devienne heureux par ce qui le rend bon.

**4.** Mais, même dans cette vie, les hommes bons donnent de grandes consolations. Est-on pressé par la pauvreté ou sous le coup d'un deuil, en proie à la maladie ou condamné aux tristesses de l'exil, ou livré à tout autre malheur? Que les hommes bons soient là; ils ne partagent pas seulement la joie de ceux qui se réjouissent, mais ils pleurent avec ceux qui pleurent (Rm XII, 15), et, par leur manière de dire et

de converser, adoucissent ce qui est dur, diminuent le poids de ce qui accable, et aident à surmonter l'adversité. Celui qui fait cela, en eux et par eux, est celui-là même qui les a rendus bons par son Esprit. Supposez, au contraire, qu'on nage dans l'opulence, qu'on n'ait rien perdu de ce qu'on aime, qu'on jouisse de la santé et qu'on demeure sain et sauf dans son pays, mais qu'on ne soit entouré que d'hommes méchants dont on doit toujours craindre et endurer la mauvaise foi, la tromperie, la fraude, la colère, la dérision, les pièges : toutes ces choses ne perdent-elles pas de leur prix et leur reste-t-il quelque charme, quelque douceur? C'est ainsi que, dans toutes les choses humaines, quelles qu'elles soient, il n'y a rien de doux pour l'homme sans un ami. Mais combien en trouve-t-on dont on soit sûr en cette vie pour le cœur et les mœurs? Car personne n'est connu d'un autre comme il l'est de lui-même ; et encore personne ne se connaît assez pour être sûr de ce qu'il sera le lendemain. Aussi, quoique plusieurs se fassent connaître par leurs fruits, et que la bonne vie des uns soit une joie, et la mauvaise vie des autres soit une affliction pour le prochain, cependant, à cause des secrets et des incertitudes des cœurs humains, l'Apôtre nous avertit avec raison de ne pas juger avant le temps et d'attendre que le Seigneur soit venu, qu'il mette en vive lumière ce qui est caché dans les ténèbres et qu'il découvre les pensées du cœur. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due (I Co IV, 5).

**5.** Dans les ténèbres de cette vie où nous cheminons comme des étrangers loin du Seigneur, appuyés sur la foi et non point illuminés par la claire vision (II Co V, 8), l'âme chrétienne doit donc se regarder comme abandonnée, de peur qu'elle ne cesse de prier. Il faut qu'elle apprenne à attacher l'œil de la foi sur les saintes et divines Écritures, comme sur une lampe posée en un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille et que l'étoile du matin se lève dans nos cœurs (II P I, 19). Car cette lampe emprunte ses clartés à la Lumière qui luit dans les ténèbres, que les ténèbres n'ont pas comprise et qu'on ne peut parvenir à voir qu'en purifiant son cœur par la foi : « Heureux ceux qui ont le cœur pur », dit l'Évangile, « car ils verront Dieu » (Mt V, 8) - « Nous savons que quand il apparaîtra, nous serons semblables à lui, car nous le verrons tel qu'il est » (I Jn III, 2). Alors commencera la vraie vie après la mort, la vraie consolation après la désolation : cette vie délivrera notre âme de la mort, cette consolation séchera pour jamais nos larmes (Ps CXIV, 8); et comme il n'y aura plus de tentation, le Psalmiste ajoute que ses pieds seront préservés de toute chute (Ps. CXIV, 8). Or, s'il n'y a plus de tentation, il n'y aura plus besoin de prière. Nous n'aurons plus à attendre un bien promis, mais à contempler le bien accordé. Voilà pourquoi il est dit : « Je plairai au Seigneur dans la région des vivants » (Ps. CXIV, 9), où nous serons alors, et non pas dans le désert des morts où maintenant nous sommes. « Car vous êtes des morts, dit l'Apôtre, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Mais lorsque le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez avec lui dans la gloire » (Col III, 3, 4). Telle est la vraie vie qu'il est ordonné aux riches d'acquérir par les bonnes œuvres. Là est la vraie consolation, sans laquelle la veuve reste maintenant désolée, même celle qui a des fils et des neveux, qui gouverne pieusement sa maison et qui, amenant tous les siens à mettre en Dieu leur confiance, dit dans son oraison : « Mon âme a soif de vous, et combien ma chair aussi soupire vers vous dans cette terre déserte, sans chemin et sans eau » (Ps LXII, 2, 3). Cette vie mourante n'est rien de plus, quelles que soient les consolations mortelles qui s'y mêlent, quel que soit le nombre de ceux avec qui l'on marche, quelle que soit l'abondance des biens qu'on y trouve. Car vous savez combien toutes ces choses sont incertaines. Et ne le fussent-elles pas, on devrait encore les compter pour rien à côté de la félicité qui nous est promise.

**6.** Je vous parle ainsi parce que, veuve, riche et noble, mère d'une si grande famille, vous avez désiré une instruction de moi sur la prière. Je voudrais que, même au milieu des soins et des services de ceux qui vous environnent, vous vous regardassiez comme abandonnée en cette vie, tant que vous ne serez pas arrivée à l'immortalité future où est la vraie et certaine consolation, où s'accomplit cette prophétique parole : « Nous avons été dès le matin rassasiés par votre miséricorde. Et nous avons tressailli et nous avons été satisfaits dans tous nos jours. Nous avons eu des jours de joie à proportion de nos jours d'humiliation et des années où nous avons vu les maux » (Ps LXXXIX, 14, 15).

**7.** Avant donc que cette consolation arrive, n'oubliez pas, malgré l'abondance de vos félicités temporelles, n'oubliez pas que vous êtes abandonnée, pour que vous perséveriez jour et nuit dans la prière. Ce n'est pas à toute veuve, quelle qu'elle soit, que l'Apôtre attribue ce don, « c'est à la veuve qui l'est véritablement, qui a mis son espérance dans le Seigneur et qui prie jour et nuit. » Prenez bien garde à

ce qui suit: « Quant à celle qui vit dans les délices, elle est morte quoique vivante encore » (I Tm V, 5-6). Car l'homme vit dans ce qu'il aime, dans ce qu'il désire, dans ce qu'il croit être son bonheur. Aussi ce que l'Écriture a dit des richesses, je vous le dis des délices : « Si elles abondent autour de vous, n'y placez pas votre cœur » (Ps. LXI, 11). Ne tirez point vanité de ce que les délices ne manquent pas à votre vie, de ce qu'elles se présentent à vous de toutes parts, de ce qu'elles coulent pour vous comme d'une source abondante de terrestre félicité. Dédaignez et méprisez ces choses, et n'y cherchez que ce qu'il faut pour entretenir la santé du corps. Car nous devons en prendre soin à cause des nécessités de la vie, en attendant que ce qu'il y a de mortel en nous soit revêtu d'immortalité (I Co XV, 54), c'est-à-dire d'une santé vraie, parfaite et perpétuelle, ne pouvant plus défaillir par l'infirmité terrestre et n'ayant plus besoin d'être réparée par le plaisir corruptible, mais subsistant par une force céleste et tirant sa vigueur d'une éternelle incorruptibilité. « Ne cherchez pas à contenter la chair dans ses désirs », dit l'Apôtre (Rm XIII, 14). Nous ne devons avoir soin de notre corps que pour le besoin de la santé. « Car personne, dit encore l'Apôtre, n'a jamais haï sa propre chair » (Eph V, 29). Voilà pourquoi il avertit Timothée, qui apparemment châtiât trop durement son corps, d'user d'un peu de vin à cause de son estomac et de ses fréquentes souffrances (I Tim. V, 23).

**8.** Beaucoup de saints et de saintes, se défiant, en toute manière, de ces délices dans lesquelles une veuve ne peut mettre son cœur, sans qu'elle soit morte quoique vivant encore, rejetèrent les richesses comme étant les mères de ces délices, en les distribuant aux pauvres, et c'est ainsi qu'ils les cachèrent plus sûrement dans les trésors célestes. Si, liée par quelque devoir d'affection, vous ne pouvez en faire autant, vous savez le compte que vous avez à rendre à Dieu à cet égard. Car nul ne sait ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui-même (I Co II, 11). Nous ne devons, quant à nous, rien juger avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Il éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, découvrira les pensées du cœur, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due (I Cor. IV, 5). Toutefois il appartient à vos devoirs de veuve, si les délices abondent autour de vous, de ne pas vous y attacher, de peur qu'une corruption mortelle n'atteigne ce cœur qui ne peut vivre qu'en se tenant élevé vers le ciel. Comptez-vous au nombre de ceux dont il est dit : « Leurs cœurs vivront éternellement » (Ps XXI, 27).

**9.** Vous avez entendu comment vous devez être pour prier. Voici maintenant ce que vous devez demander en priant. C'est principalement sur cela que vous avez cru devoir me consulter, parce que vous êtes en peine de ces paroles de l'Apôtre : « Car nous ne savons pas comment prier pour prier comme il faut » (Rm VIII, 26), et que vous avez craint qu'il ne vous soit plus nuisible de ne pas prier comme il faut que de ne pas prier du tout. Ceci peut se dire brièvement : demandez la vie heureuse. Tous les hommes veulent l'avoir. Ceux qui vivent le plus mal, le plus vicieusement, ne vivraient pas de la sorte s'ils ne pensaient pas y trouver le bonheur. Que faut-il donc que vous demandiez, si ce n'est ce que désirent les méchants et les bons, mais ce que les bons seuls obtiennent?

**10.** Ici, vous demandez peut-être ce que c'est que la vie heureuse elle-même. Cette question a fatigué le génie et les loisirs de bien des philosophes. Ils ont pu d'autant moins découvrir la vie heureuse qu'ils ont rendu moins d'hommages et d'actions de grâces à celui qui en est la source. C'est pourquoi voyez d'abord s'il faut adhérer au sentiment de ceux qui disent qu'on est heureux en vivant selon sa propre volonté. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions cela vrai ! Si on voulait vivre dans l'iniquité, ne serait-on pas d'autant plus misérable qu'on accomplirait plus aisément les inspirations de sa mauvaise volonté ? C'est avec raison que ce sentiment a été repoussé par ceux-là même qui ont philosophé sans la connaissance de Dieu. Le plus éloquent d'entre eux a dit : « Il en est d'autres qui ne sont pas philosophes, mais qui aiment la dispute, et selon lesquels le bonheur consiste à vivre comme on veut. Cela est faux, car rien n'est plus misérable que de vouloir ce qui ne convient pas, et il n'est pas aussi misérable de ne pas atteindre à ce qu'on veut que de vouloir atteindre à ce qu'il ne faut pas » (Cicéron, *Hortensius*). Que vous en semble ? Quel que soit l'homme qui ait prononcé ces paroles, n'est-ce pas la vérité elle-même qui les a dictées ? Nous pensons donc dire ici ce que dit l'Apôtre d'un certain prophète crétois (le poète grec Epiménides) dont une sentence lui avait plu : « Ce témoignage est véritable » (I Tit I, 13).

**11.** Celui-là est heureux qui a tout ce qu'il veut et ne veut que ce qui convient. S'il en est ainsi, voyez ce qu'il convient aux hommes de vouloir. L'un veut se marier, l'autre, devenu veuf, choisit une vie de continence, un autre veut garder la continence et ne se marie même pas. Si, parmi ces conditions diverses, il en est de plus parfaites les unes que les autres, nous ne pouvons pas dire cependant qu'il y ait dans aucune d'elles quelque chose qu'il ne soit pas convenable de vouloir. Il est également dans l'ordre de souhaiter d'avoir des enfants qui sont le fruit du mariage, et de souhaiter vie et santé aux enfants qu'on a reçus. Ces derniers vœux restent souvent au cœur même de ceux qui passent leur veuvage dans la continence, car si, rejetant le mariage, ils ne désirent plus avoir d'enfants, ils désirent pourtant conserver sains et saufs ceux qu'ils ont. La vie virginale est affranchie de tous ces soins. Tous ont cependant des personnes qui leur sont chères et auxquelles il leur est permis de souhaiter la santé. Mais, après que les hommes l'auront obtenue pour eux et pour ceux qu'ils aiment, pourrions-nous dire qu'ils sont heureux ? Ils auront, en effet, quelque chose qu'il n'est pas défendu de vouloir. Mais s'ils n'ont pas d'autres biens plus grands et meilleurs, d'une utilité plus vraie et d'une plus vraie beauté, ils restent encore bien éloignés de la vie heureuse.

**12.** Voulons-nous qu'ils souhaitent, par-dessus la santé, des honneurs et du pouvoir pour eux et pour ceux qu'ils aiment ? Ils peuvent désirer ces dignités, pourvu que ce ne soit pas pour elles-mêmes, mais pour le bien qu'elles aident à accomplir et pour l'avantage de ceux qui vivent sous leur dépendance. Mais si c'est pour l'amour d'un vain faste et d'une pompe inutile ou même dangereuse, ils font mal. Peuvent-ils vouloir pour eux, pour leurs proches ou leurs amis, de quoi suffire aux besoins de la vie ? « C'est une grande richesse, dit l'Apôtre, que la piété avec ce qui suffit. Car nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en pouvons rien emporter : ayant notre nourriture et notre vêtement, contentons-nous en. Parce que ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, les pièges, les désirs insensés et dangereux qui précipitent les hommes dans la mort et la perdition. Car la passion des richesses est la racine de tous les maux. Quelques-uns, en étant possédés, se sont écartés de la foi et se sont jetés en beaucoup de douleurs » (I Tm VI, 6-10). Celui donc qui veut le nécessaire, et rien de plus, n'est pas répréhensible. Il le serait en voulant davantage, puisqu'alors ce ne serait plus le nécessaire qu'il voudrait. C'est ce que demandait et c'est pour cela que priait celui qui adressait à Dieu ces paroles : « Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté ! Accordez-moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre, de peur que, rassasié, je ne tombe dans le mensonge et je ne dise : Qui me voit ? ou de peur que, pauvre, je ne vole, et que je n'outrage, par un parjure, le nom de mon Dieu » (Pr XXX, 8, 9). Vous voyez assurément que ce n'est pas pour lui-même qu'on recherche le nécessaire, mais pour la conservation de la santé et ce convenable entretien de la personne de l'homme, sans quoi on ne pourrait pas paraître décemment au milieu de ceux avec qui des devoirs mutuels nous obligent à vivre.

**13.** Dans toutes ces choses on ne désire pour elles-mêmes que la santé et l'amitié. C'est pour elles qu'on cherche le nécessaire, quand on le cherche convenablement. La santé comprend à la fois la vie, le bon état et l'intégrité du corps et de l'esprit. Nous ne devons pas non plus réduire l'amitié à d'étroites limites. Elle embrasse tous ceux à qui sont dus l'attachement et l'affection, quoiqu'on ait plus de penchant pour les uns que pour les autres. Elle s'étend jusqu'à nos ennemis pour lesquels il nous est même ordonné de prier. Il n'y a donc personne dans le genre humain à qui l'affection ne soit due. Si ce n'est point par amitié réciproque, que ce soit par le devoir que nous imposent les liens d'une commune nature. Ceux-là nous plaisent beaucoup, et à juste titre, qui nous payent de retour par un amour pur et saint. Quand nous avons de telles amitiés, il faut prier Dieu qu'il nous les garde. Si nous n'en avons pas, il faut prier pour en avoir.

**14.** Est-ce là tout ce qui fait le fond de la vie heureuse ? Et n'y a-t-il pas quelque autre chose que la vérité nous apprend à préférer à tous ces biens ? Car le nécessaire et la santé, pour soi ou pour ses amis, ne durent qu'un temps, et nous devons les dédaigner en vue de l'éternelle vie. On ne peut pas dire d'un esprit, ni peut-être du corps, qu'il est en bon état quand il ne préfère pas les choses éternelles aux choses passagères. Et c'est vivre inutilement dans le temps que de ne pas s'y proposer de mériter l'éternité. Ce qu'il est utile et permis de désirer doit donc, et sans aucun doute, se rapporter à cette seule vie par laquelle on vit avec Dieu et de Dieu. Car aimer Dieu c'est nous aimer nous-mêmes. Et, fidèles à un autre commandement, nous aimons véritablement notre prochain comme nous-mêmes si, autant qu'il

est en nous, nous le conduisons à un semblable amour de Dieu. Ainsi, nous aimons Dieu pour lui-même, et, pour lui-même encore, nous et notre prochain. En vivant ainsi, gardons-nous de nous croire établis dans la vie heureuse, comme s'il ne nous restait plus rien à demander : comment serions-nous déjà heureux, puisqu'il nous manque encore ce qui demeure le seul but de notre pieuse vie ?

**15.** Pourquoi donc aller à tant de choses et chercher ce que nous avons à demander, de peur de ne pas prier comme il faut ? Pourquoi ne pas dire tout de suite avec le Psalmiste: « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, je la redemanderai, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, afin que je contemple les délices de Dieu et que je visite son temple » (Ps XXVI, 4) ? Là les jours ne viennent pas et ne passent pas comme sur la terre, et le commencement de l'un n'est pas la fin de l'autre. Les jours y sont tous ensemble et sans fin. Ils composent une vie qui, elle aussi, ne doit pas finir. Dans le but de nous faire acquérir cette vie heureuse, celui qui est la vraie Vie heureuse nous a appris à prier, mais non pas en beaucoup de paroles. Ce n'est point parce que nous aurons beaucoup parlé que nous serons plus exaucés. Celui que nous prions sait ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui ayons demandé. Le Seigneur lui-même l'a dit (Mt VI, 7-8). Aussi pourrait-on s'étonner qu'après avoir défendu de prier en de longs discours, le Seigneur, qui sait ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui demandions, nous ait exhortés à la prière au point de dire : « Il faut toujours prier et ne pas se lasser », et nous ait proposé l'exemple d'une veuve qui, désirant avoir raison de la partie adverse, finit par se faire écouter du juge à force d'importunités : elle en était venue à bout non point par justice ou miséricorde, mais par ennui. Cet exemple doit nous faire comprendre combien nous sommes sûrs d'être exaucés d'un Dieu miséricordieux et juste en le priant sans cesse, puisque les importunités de la veuve ont triomphé d'un juge inique et impie. Et si elle réussit à exercer la vengeance qu'elle méditait, avec quelle bonté et quelle miséricorde Dieu accomplira les bons désirs de ceux qu'il sait avoir pardonné les injustices d'autrui (Lc XVIII, 1-8). Rappelons-nous aussi cet homme qui, n'ayant rien à offrir à un ami arrivé chez lui, alla demander à son voisin trois pains, par lesquels peut-être étaient figurées les trois personnes divines d'une même substance. Il trouva ce voisin endormi avec ses serviteurs et, grâce à ses instances incommodes et fatigantes, obtint de lui les trois pains qu'il voulait. Ce voisin encore céda bien plus au désir de s'en débarrasser qu'à la pensée de l'obliger. Ceci doit nous faire entendre que si un homme endormi est forcé de donner ce qu'on lui demande après qu'on l'a éveillé malgré lui, avec quelle bonté donnera celui qui ne dort jamais et qui nous éveille pour que nous lui demandions ! (Lc XI, 5-8).

**16.** De là encore ces paroles : « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez. Frappez et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et l'on ouvre à qui frappe. Or, quel homme, parmi vous, donne une pierre à son fils qui lui demande du pain, ou lui donne un serpent s'il demande un poisson, ou un scorpion s'il lui demande un œuf ? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous ne donnez à vos enfants que ce qui est bon, combien plus donnera votre Père céleste à ceux qui lui demandent ! » (Luc, XI, 5-13). L'Apôtre recommande trois vertus (I Co XIII, 13) : l'une, la foi, est représentée par le poisson, soit à cause de l'eau du baptême, soit parce que la foi demeure entière au milieu des flots orageux de ce monde ; le contraire de la foi, c'est le serpent dont la tromperie persuada qu'il ne fallait pas croire à la Parole de Dieu. La seconde vertu est l'espérance ; l'œuf en est le symbole, parce que la vie du poussin n'y est pas encore, mais y sera ; on ne la voit pas, mais on l'espère ; car une espérance qui se voit n'est pas une espérance (Rm VIII, 24) ; on lui oppose le scorpion, parce que celui qui espère l'éternelle vie oublie ce qui est derrière lui et s'élance en avant (Ph III, 13) ; il lui serait nuisible de regarder en arrière ; mais c'est par là qu'il faut prendre garde au scorpion, car là est son venin et son aiguillon. La troisième vertu, la charité, est représentée par le pain ; c'est la plus grande des vertus (I Co XIII, 13), comme le pain, par son utilité, l'emporte sur tout ce qui se mange ; l'opposé du pain, c'est la pierre, parce que les cœurs durs repoussent la charité. Quelque meilleure signification qu'on puisse donner à ces trois choses, elles nous apprennent toujours que Celui qui sait donner les dons parfaits à ses enfants nous oblige de demander, de chercher et de frapper à la porte.

**17.** Pourquoi Dieu fait-il cela, lui qui sait ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui demandions ? Nous pourrions nous en inquiéter si nous ne comprenions pas que le Seigneur notre Dieu n'attend point que nous lui apprenions ce que nous voulons, car il ne l'ignore pas. Mais les



prières excitent le désir par lequel nous pouvons recevoir ce que Dieu nous prépare, car ce que Dieu nous réserve est grand, et nous sommes petits et étroits pour le recevoir. Voilà pourquoi il nous a été dit: « Dilatez-vous ! Ne vous mettez pas sous le même joug que les infidèles ! » (II Co VI, 13-14). Cette grande chose, l'œil ne l'a point vue, parce qu'elle n'a pas de couleur. L'oreille ne l'a pas entendue, parce qu'elle n'est pas un son. Elle n'est pas montée au cœur de l'homme (I Co II, 9), parce que c'est vers elle que le cœur de l'homme doit monter. Mais nous serons d'autant plus capables de la recevoir, que notre foi s'y portera plus vivement, que nous l'espérerons plus fortement, que nous la désirerons plus ardemment.

**18.** Toujours désirer dans la même foi, la même espérance, la même charité, c'est toujours prier. Mais à certains intervalles d'heures et de temps, nous prions Dieu avec des paroles. Ces paroles doivent nous avertir, nous aider à comprendre quels progrès nous avons faits dans ce religieux désir des biens éternels, et nous exciter à l'accroître dans nos âmes. L'oraison est d'autant plus efficace qu'elle est précédée d'un plus fervent amour. Lorsque l'Apôtre nous dit : « Priez sans cesse » (I Th V, 17), n'est-ce pas comme s'il disait : Demandez sans cesse la vie heureuse, qui n'est autre que l'éternelle vie, à Celui qui seul peut la donner ? Demandons-la donc toujours au Seigneur Dieu, et prions toujours. Mais les soins et les affaires d'ici-bas attiédissent nos pieux désirs, et c'est pourquoi nous les interrompons pour prier à des heures marquées. Par les paroles que nous prononçons alors, nous nous avertissons nous-mêmes de reprendre nos élans, et nous empêchons, par des excitations fréquentes, que ce qui est tiède ne se refroidisse, et que la flamme religieuse ne finisse par s'éteindre en nous. C'est pourquoi, quand le même apôtre nous dit : « Que vos demandes se manifestent devant Dieu » (Ph IV, 6), cela ne signifie point qu'il faille les lui apprendre, puisqu'il les savait avant qu'elles fussent. Mais cela signifie que c'est auprès de Dieu, par la patience, et non point auprès des hommes, par l'ostentation, que nous connaissons si nos demandes sont bonnes. Peut-être aussi faut-il par là entendre que nos prières doivent être connues des anges qui sont avec Dieu, afin qu'ils les lui présentent en quelque sorte, le consultent et qu'après avoir pris ses ordres, ils nous apportent sensiblement ou à notre insu et comme Dieu le veut, les grâces qu'il accorde à nos instances. Car un ange a dit à un homme; « Et tout à l'heure, quand, toi et Sara, vous avez prié, j'ai présenté votre oraison devant sa gloire » (Tb XII, 12).

**19.** Cela étant, il n'est ni mauvais, ni inutile de prier longtemps quand on le peut, c'est-à-dire quand on n'en est pas empêché par d'autres bonnes œuvres et des devoirs essentiels. Du reste, je l'ai dit, dans l'accomplissement de ces devoirs, le désir religieux doit être comme une prière continuelle. Prier longtemps, ce n'est pas, comme des gens le pensent, prier en beaucoup de paroles. Autre chose est un long discours, autre chose un long amour. Il est écrit que Notre Seigneur lui-même a passé la nuit en prière et qu'il a longtemps prié (Lc III, 12). Y a-t-il là autre chose qu'un exemple qu'il nous donnait ? Médiateur salutaire, il pria pour nous dans le temps, et dans l'éternité il nous exauce avec son Père.

**20.** On dit que nos frères en Égypte prient fréquemment, mais brièvement et par élan. Ils agissent ainsi pour éviter que l'attention et la ferveur, si nécessaires à la prière, s'évanouissent et s'éteignent en des oraisons trop prolongées. Par là aussi ils montrent assez que s'il ne faut pas s'exposer à l'affaiblissement de cette ferveur, quand elle ne peut durer, il ne faut pas l'interrompre trop tôt, quand elle se soutient. Tant que dure cette vive et sainte application du cœur, écarter de l'oraison les longues paroles, mais priez, priez longtemps. Beaucoup parler en priant, c'est faire une chose nécessaire avec des paroles inutiles. Beaucoup prier, c'est frapper à la porte de celui qu'on implore avec un long et pieux mouvement du cœur. C'est là le plus souvent une affaire qui se traite plus avec des gémissements qu'avec des discours, plus avec des larmes qu'avec des entretiens. Dieu met nos larmes devant sa présence. Nos soupirs ne restent pas ignorés de celui qui a tout créé par sa Parole et n'a que faire des paroles humaines.

**21.** Les paroles nous sont nécessaires pour nous exciter à ce que nous demandons et y être attentifs, non pour apprendre à Dieu nos besoins ni pour le fléchir. Ainsi lorsque nous disons : « Que votre Nom soit sanctifié », nous nous avertissons nous-mêmes qu'il faut désirer que son nom, toujours saint, le soit toujours aux yeux des hommes, c'est-à-dire que ce Nom ne soit point méprisé : ce qui est profitable non pas à Dieu mais aux hommes. Lorsque nous disons : « Que votre règne arrive », nous exci-

tons notre désir vers ce règne qui arrivera, que nous le voulions ou non, et nous demandons qu'il vienne pour nous et que nous méritions d'y avoir part. Lorsque nous disons : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », nous lui demandons la grâce de lui être soumis, pour que nous fassions sa volonté comme les anges la font dans le ciel. Lorsque nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », le mot aujourd'hui désigne le temps de notre vie pour lequel nous demandons, ou bien le nécessaire en le désignant par le pain qui en est la partie principale, ou bien le Sacrement des fidèles qui nous est nécessaire dans cette vie, non pour être heureux ici-bas, mais pour obtenir l'éternelle félicité. Lorsque nous disons : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », nous nous avertissons de ce qu'il faut demander et de ce qu'il faut faire pour l'obtenir. Lorsque nous disons : « Ne nous abandonnez pas à la tentation », nous nous avertissons que nous devons demander à Dieu de ne pas nous priver de son secours, de peur que la séduction ou l'accablement ne nous fasse succomber. Lorsque nous disons : « Délivrez-nous du mal » (Mt VI, 9-13), nous nous avertissons qu'il faut penser que nous ne sommes pas encore en possession de ce bien où l'on ne souffre plus aucun mal. Cette fin de l'oraison dominicale a un sens si étendu qu'un chrétien, quelle que soit sa tribulation, y trouve l'expression de tous ses gémissements et le sujet de toutes ses larmes. C'est par là qu'il commence, c'est par là qu'il continue, c'est par là qu'il achève sa prière. Il fallait que ces paroles recommandassent les choses elles-mêmes à notre mémoire.

**22.** En effet, quelles que soient les paroles que nous prononcions, pour marquer l'intention de notre prière ou en accroître la pieuse ardeur, nous ne disons rien de plus que ce qui se trouve dans l'oraison dominicale, si nous prions comme il faut. Mais quiconque, s'adressant à Dieu, dirait des choses qui ne pourraient pas se rapporter à cette prière évangélique, lors même qu'il ne demanderait rien de mauvais, prierait charnellement. Et je ne sais pas pourquoi cela ne serait pas jugé mauvais, puisqu'il ne convient pas à ceux qui ont été régénérés par l'Esprit de prier autrement que selon l'Esprit. Ainsi, par exemple, dire : « Soyez glorifié dans toutes les nations comme vous l'êtes parmi nous » ; de plus : « Que vos prophètes soient trouvés fidèles » (Si XXXVI, 4, 18), n'est-ce pas dire : « Que votre nom soit sanctifié » ? Dire : « Dieu des vertus, convertissez-nous, et montrez-nous votre face, et nous serons sauvés » (Ps LXXIX, 4), n'est-ce pas dire : « Que votre règne arrive » ? Dire : « Dirigez nos pas selon votre parole, et qu'aucune iniquité ne domine en moi » (Ps CXVIII, 133), n'est-ce pas dire : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » ? Dire : « Ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses » (Pr XXX, 6), n'est-ce pas dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ? Dire : « Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa douceur » (Ps CXXXI, 1), ou bien : « Seigneur, si j'ai fait cela, si l'iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal pour le mal » (Ps VII, 4), n'est-ce pas dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ? Dire : « Éloignez de nous les concupiscences de la chair, et qu'aucun mauvais désir ne me saisisse » (Si XXIII, 6), n'est-ce pas dire : « Ne nous abandonnez point à la tentation » ? Dire : « Tirez-moi des mains de mes ennemis, ô mon Dieu, et délivrez-moi de ceux qui s'élèvent contre moi » (Ps LVIII, 2), est-ce autre chose que : « Délivrez-nous du mal » ? Si vous parcourez toutes les paroles des prières des saintes Écritures, vous ne trouverez rien qui ne soit contenu et enfermé dans l'oraison dominicale. On est libre de demander les mêmes choses en d'autres termes, mais on n'est pas libre de demander autre chose.

**23.** Voilà ce que nous devons demander sans hésitation pour nous, pour les nôtres, pour les étrangers et même pour nos ennemis, quoique, dans la prière, le cœur soit autrement porté vers les uns que vers les autres, selon les liens de parenté ou d'amitié. Mais celui qui, dans l'oraison, dit par exemple : Seigneur, augmentez mes richesses ; ou bien : Donnez-m'en autant que vous en avez donné à celui-ci ou à celui-là ; ou bien : Augmentez mes honneurs, faites-moi puissant et illustre dans ce siècle ; celui qui dit cela ou quelque autre chose dans ce genre et qui aspire aux dignités et aux richesses parce qu'il en a l'ardente soif, et non parce qu'il voudrait en tirer parti, selon Dieu, pour l'avantage des hommes, celui-là ne trouve pas, je le crois, dans l'oraison dominicale, de quoi exprimer de pareils vœux. C'est pourquoi qu'il ait honte au moins de demander ce qu'il n'a pas honte de désirer ; ou bien, s'il en a honte, mais si la cupidité l'emporte, ne vaut-il pas beaucoup mieux qu'il demande d'en être délivré à Celui à qui nous disons : « Délivrez-nous du mal ! »

**24.** Vous savez maintenant, je pense, comment vous devez être pour prier et ce que vous devez demander. Ce n'est pas moi qui vous l'ai appris, c'est celui qui a daigné nous instruire tous. Il faut chercher la vie heureuse, il faut la demander à Dieu. On a beaucoup disserté pour savoir ce que c'est que d'être heureux mais nous, qu'avons-nous besoin d'interroger les philosophes et d'étudier les systèmes ? Il a été dit en peu de mots et avec vérité dans l'Écriture de Dieu : « Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu » (Ps CXLIII, 15). Pour appartenir à ce même peuple, pour arriver jusqu'à contempler ce Dieu et à vivre éternellement avec lui, que faut-il ? « La charité qui est la fin de la loi, la charité partie d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi non feinte » (I Tm 1, 5). Dans ces trois choses, la bonne espérance est exprimée par la conscience. La foi, l'espérance et la charité conduisent donc à Dieu celui qui prie, c'est-à-dire celui qui croit, qui espère, qui désire et qui considère dans l'oraison dominicale ce qu'il doit demander à Dieu. Les jeûnes, les autres mortifications de la chair, qu'il ne faut pas pousser jusqu'à compromettre la santé, les aumônes, les aumônes surtout, aident beaucoup à la prière. Nous pourrions dire alors : « J'ai cherché Dieu au jour de mon affliction. Je l'ai cherché la nuit avec mes mains, et n'ai pas été trompé » (Ps LXXVI, 2). Comment cherche-t-on avec les mains un Dieu incorporel et impalpable, si ce n'est avec les œuvres ?

**25.** Peut-être demandez-vous encore le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Nous ne savons pas ce que nous devons demander » (Rm VIII, 26). Car on ne peut pas croire que l'Apôtre ni ceux à qui il s'adressait ignorassent l'oraison dominicale. Pourquoi donc ce langage de celui qui n'a rien pu dire de téméraire ni de contraire à la vérité ? Pourquoi donc a-t-il parlé ainsi ? N'est-ce point parce que les peines et les tribulations temporelles servent souvent à guérir de l'orgueil, à éprouver et exercer la patience pour lui obtenir une récompense plus glorieuse et plus abondante, ou à châtier et à effacer les péchés ; et ignorant jusqu'à quel point ces épreuves nous sont avantageuses, nous demandons d'en être délivrés ? L'Apôtre montre qu'il n'était pas exempt lui-même de cette ignorance et peut-être ne savait-il pas ce qu'il devait demander à Dieu, lorsque le Seigneur, voulant l'empêcher de s'enorgueillir par la grandeur de ses révélations, lui donna l'aiguillon de la chair et permit que l'ange de Satan le souffletât. Il pria Dieu trois fois de l'en délivrer, ne sachant pas demander ce qu'il fallait. Enfin ce grand homme entendit la réponse de Dieu qui lui disait pourquoi il ne convenait pas qu'il exaucât sa prière : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse » (II Co XII, 7-9).

**26.** Nous ne savons donc pas ce qu'il faut demander sous le coup de ces tribulations qui peuvent servir et nuire. Et cependant comme elles sont dures, pénibles et qu'elles effrayent notre faiblesse, nous demandons par toute la volonté humaine d'en être délivrés. Mais s'il plaît au Seigneur notre Dieu de ne pas nous tirer de ces épreuves, nous devons à son amour de ne pas croire qu'il nous abandonne, mais d'espérer plutôt de plus grands biens par une pieuse résignation dans les maux : c'est ainsi que la vertu se perfectionne dans la faiblesse. Ce que le Seigneur Dieu refusa à l'Apôtre dans sa miséricorde, il l'accorde quelquefois dans sa colère à ceux qui ne peuvent rien souffrir. Les livres saints nous apprennent ce que demandèrent les Israélites et comment ils furent exaucés. Mais leur concupiscence une fois rassasiée, leur impatience fut sévèrement châtiée (Nb XI). Ils demandaient un roi, il leur en donna un selon leur cœur, comme il est écrit, et non selon son cœur (I R VIII, 5-7). Il accorda au démon ce qu'il sollicitait et lui permit de tenter son serviteur (Jb I, 12 ; II, 6). Des esprits immondes lui ayant demandé de se jeter dans un troupeau de porcs, il le permit à une légion de démons (Lc VIII, 32). Cela a été écrit pour que nous ne nous élevions pas, quand nos impatientes prières sont exaucées en des choses qu'il nous serait plus avantageux de ne pas obtenir ; ou pour que nous ne nous méprisions pas et que nous ne désespérions point de la miséricorde divine, quand Dieu repousse nos prières et qu'il écarte des vœux dont l'accomplissement serait pour nous une affliction plus cruelle, ou une prospérité qui nous corromprait et nous perdrait entièrement. Dans de telles rencontres nous ne savons donc pas demander ce qu'il faut. Et s'il arrive le contraire de ce que nous avons souhaité, nous devons le supporter patiemment, rendre grâce à Dieu en toutes choses, et reconnaître que la volonté de Dieu a été meilleure pour nous que ne l'eût été notre propre volonté. Le divin médiateur nous a laissé un exemple de cette soumission. Après avoir dit à son Père : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi », s'identifiant ainsi la volonté humaine qu'il avait prise en se faisant homme, il ajouta aussitôt : « Mais cependant que ce soit, non comme je le veux, mais comme tu le veux » (Mt XXVI, 39). Voilà pourquoi il a été dit avec raison que plusieurs ont été établis justes par l'obéissance d'un seul (Rm V, 19).



**27.** Mais celui qui demande et redemande à Dieu cette chose unique (Ps XXVI, 4), le fait avec certitude et sécurité. Il ne craint pas qu'il lui nuise d'être exaucé, parce que, sans ce bien auquel il aspire, tout ce qu'il pourrait demander en priant ne servirait de rien. Ce bien, c'est la seule vraie et heureuse vie. Il faut que, devenus immortels et incorruptibles de corps et d'esprit, nous contemplions éternellement les délices du Seigneur. C'est pour cette unique chose qu'il est permis de demander le reste. Celui qui l'aura aura tout ce qu'il voudra et ne pourra rien désirer que de bon. Car là est la source de vie. Il faut que nous en ayons soif dans la prière, tant que nous vivons en espérance sans voir encore ce que nous espérons ; tant que nous sommes protégés par les ailes de Celui en présence de qui tous nos désirs tendent à s'enivrer de l'abondance de sa maison et à se plonger dans le torrent de ses délices. Oui, c'est en lui qu'est la source de la vie et c'est dans sa lumière que nous verrons la lumière (Ps XXXV, 8-10) quand toutes nos aspirations seront rassasiées, quand il n'y aura plus rien à chercher en gémissant, et que nous n'aurons qu'à rester en possession de nos joies. Cependant, comme ce bien unique est la paix qui surpasse tout entendement, nous ne savons pas non plus le demander comme il faut dans nos prières, car ce que nous ne pouvons pas nous représenter comme cela est, nous ne le connaissons pas. Mais nous rejetons, nous méprisons, nous condamnons toute image qui s'en offre à notre pensée. Nous reconnaissons que ce n'est pas ce que nous cherchons, quoique nous ne sachions pas encore ce que c'est.

**28.** Il y a donc en nous comme une savante ignorance, une ignorance instruite par l'Esprit de Dieu qui soutient notre faiblesse. Après que l'Apôtre a dit : « Si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience », il ajoute : « De même l'Esprit de Dieu soutient notre faiblesse ; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander dans nos prières ; mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements ineffables. Celui donc qui scrute les cœurs sait ce que comprend l'Esprit, parce qu'il ne prie pour les saints que selon Dieu » (Rm VIII, 25-27). Ceci ne doit pas s'entendre de façon à nous faire croire que le Saint-Esprit, Dieu immuable dans la Trinité et ne faisant qu'un Dieu avec le Père et le Fils, prie pour les saints comme quelqu'un qui ne soit pas Dieu. On dit qu'il prie pour les saints parce qu'il fait prier les saints, comme il est dit : « Le Seigneur votre Dieu vous éprouve pour savoir si vous l'aimez » (Dt XIII, 3), c'est-à-dire pour vous le faire savoir. Il fait donc prier les saints par des gémissements ineffables, en leur inspirant le désir de cette grande chose encore inconnue que nous attendons par la patience (Rm VIII, 25). Comment parler de ce qu'on ignore quand on le désire ? Et, véritablement, si on l'ignorait tout à fait, on ne le souhaiterait pas. Et d'un autre côté, si on le voyait, on ne le désirerait pas, on ne le rechercherait pas par des gémissements.

**29.** En considérant toutes ces choses et d'autres encore que le Seigneur pourra vous inspirer et qui ne se sont pas présentées à moi ou qu'il eût été trop long d'exposer, efforcez-vous de vaincre ce Monde par l'oraison ! Priez en espérance, priez avec foi et amour, priez avec instance et patience, priez comme une veuve du Christ ! Quoique le devoir de la prière regarde tous ses membres, c'est-à-dire tous ceux qui croient en lui et qui sont unis à son corps, comme il l'a enseigné lui-même, cependant il nous marque dans ses Écritures que ce soin appartient surtout aux veuves. Les saints livres mentionnent avec honneur deux femmes du nom d'Anne, l'une mariée et qui mit au monde le saint prophète Samuel, l'autre veuve et qui connut le Saint des saints lorsqu'il était encore enfant. Celle qui était mariée pria dans la douleur de son âme et l'affliction de son cœur, parce qu'elle n'avait pas d'enfants. Elle obtint alors Samuel et rendit à Dieu ce fils qu'elle en avait reçu, car elle le lui avait consacré en le demandant (I R I). Mais il n'est pas aisé de trouver comment sa prière est comprise dans l'oraison dominicale, à moins de la rapporter à ces paroles : « Délivrez-nous du mal. » On regardait, en effet, chez la femme un assez grand mal d'être mariée et privée du fruit du mariage, dont la seule excuse est la naissance des enfants. Pour ce qui est d'Anne la veuve, voyez ce qui est écrit : « Elle ne sortait pas du temple, jeûnant et priant nuit et jour » (Lc II, 36-37). L'Apôtre ne parle pas autrement dans ces paroles que j'ai citées plus haut : « Celle qui est véritablement veuve et abandonnée, a mis son espérance dans le Seigneur, et persévère dans les prières la nuit et le jour » (I Tm V, 5). Et le Seigneur, voulant nous exhorter à toujours prier sans nous lasser, nous a cité l'exemple de la veuve dont les importunités vinrent à bout d'un juge inique et impie, contempteur de Dieu et des hommes (Lc XVIII, 1-8). Ce qui montre combien le devoir de la prière est particulièrement imposé aux veuves, c'est que les saints livres mettent sous nos yeux des exemples de veuves pour nous convier tous à l'oraison.

**30.** Mais pourquoi les veuves sont-elles marquées pour cette sorte d'œuvre, si ce n'est à cause de leur abandon et de leur délaissement ? Aussi toute âme qui se regardera dans ce monde comme abandonnée et désolée, tant que dure son voyage loin du Seigneur, mettra, pour ainsi dire, son veuvage sous la garde de Dieu et lui demandera, par d'instantes prières, d'être son défenseur. Priez donc comme une veuve du Christ, ne jouissant pas encore de celui dont vous implorez le secours. Et quoique vous soyez bien riche, priez comme si vous étiez pauvre : vous ne possédez pas encore les vraies richesses du siècle futur où vous n'aurez plus rien à craindre. Quoique vous ayez des enfants et des neveux et une famille nombreuse, comme il a été dit plus haut, priez comme une délaissée : car toutes les choses du temps sont incertaines, lors même qu'elles nous resteraient pour notre consolation jusqu'à la fin de cette vie. Si vous cherchez et si vous aimez ce qui est en haut, vous désirez les choses solides et éternelles. Tant que vous ne les avez pas, vous devez vous croire comme abandonnée, bien que tous les vôtres vous soient conservés et respectueusement soumis. Ainsi devez-vous vivre, et, sûrement aussi, à votre exemple, votre très-pieuse belle-fille (Juliana, mère de Démétrias), et les autres saintes veuves et vierges que vous gouvernez toutes les deux avec tant de sécurité pour elles. Plus vous dirigez pieusement votre maison, plus vous devez redoubler d'ardeur dans la prière, ne vous occupant des choses de la vie présente que dans la mesure des besoins religieux.

**31.** Souvenez-vous aussi de prier beaucoup pour nous. Nous ne voulons pas que, trop préoccupées de notre dignité épiscopale, si périlleuse à porter, vous nous traitiez de façon à nous priver d'un secours dont nous savons que nous avons tant besoin. La famille du Christ (l'Église) a prié pour Pierre et a prié pour Paul. Vous êtes de cette famille, à notre grande joie, et nous avons incomparablement plus besoin que Pierre et Paul des prières de nos frères. Priez à l'envi dans l'émulation d'un saint accord ! Ce n'est pas lutter les uns contre les autres, mais contre le démon, ennemi de tous les saints. Les jeûnes et les veilles, et tous les genres de mortification, aident beaucoup à la prière (Tb XII, 8). Que chacune de vous fasse ce qu'elle pourra ! Ce que l'une ne peut pas, elle le fait dans une autre qui le peut, si elle aime en elle ce que ses propres forces ne lui permettent pas d'accomplir. Ainsi donc que celle qui peut moins n'empêche pas celle qui peut plus, et que la plus forte ne presse pas la plus faible. Car vous devez votre conscience à Dieu, mais ne devez rien à personne d'entre vous, si ce n'est de vous aimer les unes les autres (Rm XIII, 8). Que Dieu vous exauce, lui qui est assez puissant pour faire au delà de ce que nous demandons et de ce que nous comprenons (Eph III, 20).